

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an . . . 10 fr.
Six mois . . 5 fr.

ÉTRANGER
Un an . . . 12 fr.

BONIMENT



milieu des dépenses énormes et d'argent que nécessite la Prussienne, l'empereur Napoléon a manqué une belle occasion de faire d'un décret — Non qu'un décret coûte beaucoup et vaille très cher, mais nous ne sommes pas au moment de permettre la moindre prodigalité. L'empereur s'est livré à une dépense considérable de papier et d'encre, en disant ceci :

« Je confie à ma bien aimée épouse Eugénie, la régence de l'empire ».

« Impératrice régente! Pourquoi et à bon droit? Une chose eût été admissible, nécessaire même, sous le régime du gouvernement personnel, alors que le pouvoir est entré dans les mains d'un seul, couronné de la couronne et de la batte que nous ne voyons pas au moment de son voyage; alors que les ministres sont destinés à contresigner sans broncher les volontés du maître.

« Mais aujourd'hui que l'empire à accomplir une évolution libérale (?), aujourd'hui que l'empereur se dépouillant de la plus grande partie de ses prérogatives (?) a remis le fouet de l'omnibus de l'Etat à un non moins homogène que responsable (?) aujourd'hui enfin que nous sommes en plein régime parlementaire (???) la conduite du nautonnier Emile Ollivier — la nomination de l'impératrice à la régence est un contre-sens digne d'un huitième, 3^e division. — à moins qu'il ne soit la résultante de ce raisonnement à double détente :

« Le régime parlementaire est une mauvaise plaisanterie, bonne à attirer par les nigauds et à extirper des oui-plébiscitaires; — au surplus les ministres sont tellement incapables que ce serait une sottise de leur confier pendant vingt cinq minutes les affaires du pays.

Cela n'a rien d'excessivement flatteur ni pour la sincérité de l'empire libéral, ni pour la haute intelligence de nos diverses Excellences, mais nous ne voyons pas d'autre moyen d'expliquer raisonnablement la haute dignité qui vient d'être conférée à S. M. Eugénie de Téba.

Quelque chose pourtant l'emporte sur l'inopportunité de cette mesure, — c'est son absolue inutilité.

Il n'y a plus rien à faire en France à l'heure qu'il est; les rouages de l'horloge gouvernementale ont suspendu tout mouvement, l'aiguille s'est arrêtée sur le mot Prussien et n'en bouge plus. Le Corps-Législatif dissous, le Sénat décomposé, les projets de loi renvoyés sur les brouillards du Rhin, la régence de l'impératrice va constituer une véritable sinécure, et nous nous demandons avec angoisse, de quoi et à quoi S. M. régente pourra bien s'occuper. Elle aura à la vérité la ressource de convoquer de temps en temps le conseil des ministres, mais sans être grand sorcier on peut deviner d'avance comment les choses se passeront dans ces réunions.

— Qu'avez-vous de nouveau, M. Emile Ollivier, dans votre ministère ?

— Absolument rien, Majesté, les tribunaux correctionnels continuent à condamner quelques journalistes suivant l'habitude, les cours d'assises à acquitter quelques infanticides, mais je ne vois rien de particulier à signaler à votre Majesté.

— Et vous monsieur Maurice Richard ?

— Absolument rien, Majesté, M. Courbet refuse toujours la croix, nous donnons des prix de Rome en dépit du sens commun, et M. de Nieuwerkerke emporte de temps en temps des tableaux pour orner sa salle à manger.

— Et vous, monsieur Segrès ?

— Absolument rien, Majesté; le budget a été voté comme vous le savez, avec la rapidité foudroyante d'une mitrailleuse, et depuis je n'ai plus qu'à faire rentrer les impôts, ce qui regarde les huissiers.

— Et vous monsieur Mège ?

— Absolument rien, Majesté; les trois cinquièmes des Français se perpétuent dans une ignorance crasse, et le plus grand nombre de nos instituteurs, ont toutes les peines du monde à ne pas mourir de faim, — comme par le passé.

— Et vous, monsieur Chevandier de Valdrôme.

— Absolument rien, Majesté, je suis monté ce matin à cheval, j'ai fait le tour des boulevards, j'ai constaté que l'ordre régnait à Paris, et en rentrant dans mon cabinet, j'ai trouvé des dépêches qui prouvent que tous nos préfets et sous préfets sont animés d'un zèle plus ardent que jamais pour le gouvernement impérial. J'ai notamment à signaler à Votre Majesté le sous-préfet de Châlons-sur-Saône dont le dévouement connaît si peu de bornes qu'il vient d'organiser dans son arrondissement un régime de terreur tout-à-fait coquet.

— Vraiment, et comment nommez-vous cet honorable fonctionnaire ?

— M. de la Marlière.

— Très-bien, ayez l'obligeance de le porter sur la liste d'avancement.

— C'est déjà fait, Majesté.

— Et vous M. Louvet, que se passe-t-il dans l'agriculture ?

— Absolument rien, Majesté, toujours

et plus que jamais, elle manque de bras.

— Et vous, monsieur de Parieu, que fait-on au Conseil d'Etat ?

— Absolument rien, Majesté. Il nous arrive, chaque jour une masse de dossiers que nous empilons consciencieusement dans d'énormes cartons d'où ils ne sortiront probablement jamais.

— Et vous, monsieur Dejean, vous devez avoir bien des choses intéressantes à nous raconter.

— Aucune absolument, Majesté.

— Comment aucune, c'est un peu fort.

Il me semble qu'au ministère de la guerre..

— Sa Majesté n'ignore pas qu'il est interdit de rendre compte des mouvements des troupes.

— C'est vrai, je n'y songeais pas. Eh ! bien, messieurs, je puis télégraphier à l'empereur que tout marche à merveille en France ?

Tous — Parfaitement, Majesté.

M. Emile Ollivier. — Et nous ne pouvons que nous incliner, Madame, devant la haute pénétration qui a permis à Votre Majesté d'embrasser d'un seul coup d'œil la situation générale de l'empire.

Voilà, sauf quelques variantes peut-être, à quoi se résumeront les séances occupées des conseils des ministres pendant la guerre de Prusse, bien heureux lorsque nos Excellences ne seront pas obligées pour tuer leur temps de jouer à la main chaude ou à Colin-Maillard.

Par ces motifs et plusieurs autres, nous estimons que la régence de l'impératrice est une mesure inopportune et une chose mauvaise.

Mauvaise parce qu'elle est en contradiction formelle avec le régime soi-disant parlementaire dont nous jouissons ;

Mauvaise parce qu'elle est inutile, complètement, foncièrement inutile.

Mauvaise enfin, parce qu'elle constitue une menace contre la liberté : attendu

FEUILLETON DE LA MASCARADE

CONTRITION IMPARFAITE

— Où est la malade ?

— Par ici, monsieur le Curé !

— Vous m'avez fait appeler au nom de votre chère enfant;... mais vous avez voulu porter à merveille !

— C'est vrai mon père, j'ai assez aimé; seulement je suis au moment d'entreprendre une lutte terrible, et je tenais à ne pas mourir en guerre sans avoir versé dans votre sein les larmes de mes péccadilles que j'ai sur la conscience...

— Voilà qui part d'un bon sens, et je ne saurais trop louer...

— N'est-ce pas mon père ? J'ai vu que votre absolution me porterait bonheur...

D'abord nous avons toujours été remplis de pitié dans notre maison.

Le confesseur. — Voyons mon enfant, je vous écoute. — Commencez par réciter votre Credo.

La pénitente. — Je crois en Guillaume roi tout puissant, créateur de la Prusse et de l'Allemagne, et en von Bismark son ministre unique...

Le confesseur. — Ah ! ça que me récitez-vous là ? Et où avez-vous appris ce singulier catéchisme...

La pénitente. — Mais mon père, nous ne disons pas autre chose en Prusse depuis quatre ans.

Le confesseur. — Il y a donc quatre ans, que vous ne vous êtes approchée du tribunal de la pénitence ?

La pénitente. — Oui mon père, quatre ans, sans doute c'est un gros péché, mais j'ai été tellement occupée pendant tout ce temps-là, que vraiment il ne me restait pas une minute.

Le confesseur. — Enfin, Dieu vous pardonnera, si vous vous repentez sincèrement. Maintenant faites-moi le récit de toutes vos fautes.

La pénitente. — Je préférerais bien, mon père, être interrogée, cela m'aiderait un peu, car en vérité, je suis si timide...

Le confesseur. — Eh bien, dites-moi, mon enfant, il y a un précepte de l'Evangile qui prescrit : tu ne prendras à ton voisin, ni sa femme, ni son bœuf, ni son âne : l'avez-vous observé fidèlement ?

La pénitente. — Oui mon père, très-fidèlement. Je n'aurais jamais été assez sottise de commettre un péché pour un bœuf, une femme ou un âne : cela n'en aurait pas valu la peine.

Le confesseur. — Alors vous lui avez peut-être pris davantage ?

La pénitente. — Pris, n'est pas précisément le mot; il vaudrait mieux dire : annexé.

Le confesseur. — Je n'en vois pas encore bien la différence, mais continuons. — Ne vous êtes-vous pas emparée par force d'une province de Danemark ?

La pénitente. — Le Sleswig-Holstein, c'est vrai, mon père.

Le confesseur. — Quel motif aviez-vous de dépouiller ce petit pays ? Vous avait-il fait quelque injure ?

La pénitente. — Aucune mon père ! Zuze un peu s'il m'avait fait quelque chose !

Le confesseur. — Comment dites-vous ?

La pénitente. — Ce n'est rien mon père : une simple réminiscence d'un voyage à Marseille.

Le confesseur. — Ainsi c'est pour le plaisir de prendre que...

La pénitente. — Pour le plaisir, non pas, mon père, pour l'avantage seulement. — Le Sleswig est si près de moi, et si commode à cause de la facilité d'y établir des ports : du reste, je l'ai fait voter.

Le confesseur. — Ne vous est-il pas arrivé également de mettre la main sur...

La pénitente. — Le Hanovre ? Je n'en disconviens pas, mon père; mais songez donc, un pays complètement enclavé dans mes terres. — D'ailleurs je l'ai fait voter.

Le confesseur. — Ne vous êtes-vous pas rendue coupable de la même déprédation à l'endroit de...

La pénitente. — La Saxe ? Je ne dis pas, mon père. Un pays gouverné par un vieux roi imbécile; c'était un véritable service à lui rendre. Au surplus je l'ai fait voter.

Le confesseur. — On vous accuse également, mon enfant, d'avoir joint violemment à votre territoire...

La pénitente. — Les quatre villes hanséatiques

que derrière la trainée de robe de l'impératrice, il nous est impossible de ne pas apercevoir la large face de messire Rouher, duc de Sadowa et marquis du Mexique.

Jacques BARBIER.

Un douloureux et cruel événement vient de frapper M. Labaume notre directeur.

Une de ses filles, M^{lle} Marguerite Labaume est morte lundi dernier, à 21 ans, emportée en soixante jours, par cette terrible maladie qu'on appelle une phthisie galopante.

Une sorte de fatalité semble s'attacher à M. Labaume et à sa famille: voilà en moins de deux ans, le quatrième deuil qu'ils ont à porter, et nos lecteurs ne se doutent pas probablement combien se cachent de tristesses et de larmes, sous le masque joyeux de ce journal.

Nouvelles de la Guerre



La sévérité de la loi-Ollivier relative aux journaux nous avait fait hésiter d'abord à continuer d'insérer les renseignements de nos innombrables correspondants et reporters, mais nous tâcherons de nous garer des procès en ne donnant que des nouvelles aussi officielles que M. Wittersheim lui-même.

Mouvements de troupes

— Le...ème bataillon du...ème régiment de... vient de passer à... département de.... Ces troupes se dirigent sur...

— A... on a aperçu le général *** avec... hommes. Nous ne doutons pas que ce corps d'armée soit destiné au camp de X.

— Notre discrétion nous fait un devoir de taire le nom du vaguemestre de la...ème compagnie du...ème bataillon de chasseurs à pied.

— Ces jours derniers, la gare de... a été encombrée par le passage des troupes. Il y avait là le...ème escadron du...ème régiment de... sous le commandement du colonel ***, et la brigade entière du général Z.. L'enthousiasme était indescriptible.

— Afin de charmer leurs loisirs en attendant le bonheur de cogner les Prussiens, les soldats campés à... sur les bords de la rivière de... ont péché à la ligne jeudi passé.

Pour une décharge de mitrailleuse, nous ne dirions pas le nombre de goujons qui ont mordu aux hameçons.

— Hier vendredi, on a cru entendre le canon près de...; mais c'était une fausse alerte. Le général ennemi avait tout simplement bourré ses Prussiens de haricots et alors...

— On nous écrit de... que la vivandière du...ème régiment est en mal d'enfant. Cette

peut-être ? Hambourg, Brême, Lubeck et Francfort ?

Le confesseur. — Précisément.

La pénitente. — Je l'avoue, mon père, mais franchement était-il raisonnable de laisser installée chez moi une quadruple république, une sorte d'anarchie donnant libre cours aux plus mauvaises passions... J'ai cru faire, au contraire, acte méritoire en rétablissant l'ordre et la discipline dans ces foyers de révolution et de bouleversement.

Le confesseur. — On ajoute, mon enfant, que pendant l'occupation de Francfort vous avez pillé abominablement cette malheureuse ville.

La pénitente. — Eh quoi, mon père, pour quelques misérables Juifs enrichis par l'usure, auxquels j'ai fait rendre gorge... ce n'était que justice.

Le confesseur. — N'y a-t-il pas encore une principauté ?

La pénitente. — La Hesse, mon père ? En effet ; mais c'est si peu de chose, et puis elle a voté.

Le confesseur. — Vous me parlez souvent, mon enfant, de ces votes pour vous justifier....

La pénitente. — C'est qu'en effet, mon père,

nouvelle ayant un caractère de mouvement militaire, nous nous abstenons de donner aucune autre indication.

Intérieur.

— Les départements méridionaux partagent l'enthousiasme de ceux du Nord et de l'Est. Dans l'Aude notamment, on est plein de chaleur et d'entrain, et l'on parle de manger tous les Prussiens. C'est ainsi que depuis quinze jours le département de l'Aude vit.

— On a remarqué que M. Ollivier seul avait signé la loi relative aux journaux qui rendront compte des mouvements de troupe.

Le ministre de la justice veut garder tous les sceaux, même celui du secret.

— Chacun, dans les circonstances actuelles ayant le devoir de se sacrifier pour la patrie, M. Ollivier n'a pas hésité un instant à faire le sacrifice de son maigre restant de popularité.

— Nous apprenons avec une satisfaction mal dissimulée que Raspail vient de faire remettre 10,000 francs au comité de secours pour les blessés. C'est le moins que pouvait faire cet illustre humanitaire, et il faut lui en savoir gré.

— M. Thiers s'est offert pour garder les fortifications de Paris qui sont son œuvre. Quand les Prussiens seront sous les murs de la capitale, ce grand homme se charge de les vaincre à lui tout seul.

Cet acte de patriotisme est unanimement apprécié.

— On confirme la nouvelle que le président du Sénat, Eugène Rouher, a demandé à faire partie des troupes d'avant-garde. Il a, dit-il, un moyen infailible pour couper toute l'armée allemande en trois tronçons.

— La guerre a tellement fait renchérir tous les comestibles à Strasbourg et sur la frontière, que les denrées de consommation sont les premières qui soient... au feu.

Prusse.

— D'après quelques journaux les Prussiens ne se feraient aucun scrupule de violer la neutralité de la Confédération Helvétique.

Diable ! si l'armée de Guillaume marche sur les suisses, ça va sentir mauvais.

— Le premier fait d'armes des prussiens a été de s'attaquer à un poste de douaniers français, qu'ils ont saccagé, et dont ils ont enlevé la caisse à peu près vide heureusement.

Est-ce que ces fameux soldats à casque ne seraient que des troupes de contrebande ?

— Nos ennemis sont pleins de douceur pour leur armée. Il paraît qu'un des moyens les plus usités chez eux pour relever le moral des soldats est de les pendre haut et court.

Voilà comment les hommes sont usés jusqu'à la corde.

— Guillaume continue à invoquer le Dieu des armées et à absorber des petits verres. Il prétend que lorsqu'il a bu sa petite goutte, il est vraiment dans tous ses états.

— Néanmoins le compère de Bismark a parfois des pressentiments de la raclée que

ils justifient toutes mes annexions ; il y aurait eu de la cruauté, mon père, à repousser les vœux des populations qui veulent se ranger sous ma domination paternelle, et je n'ai fait que mettre en pratique la sublime maxime du Christ : — Laissez venir à moi les petits Allemands.

Le confesseur. — Alors, mon enfant, ces votes ont toujours eu lieu sans contrainte, en pleine liberté ?

La pénitente. — Absolument, mon père ; il y avait une urne pour les oui, une urne pour les non, avec un factionnaire à côté de chacune d'elles, à seule fin de faire prendre la file et d'éviter l'encombrement.

Le confesseur. — Très-bien. Indépendamment de ces péchés que j'appellerai selon le catéchisme des péchés par action, n'avez-vous jamais péché par omission ?

La pénitente. — Oh ! si mon père, bien souvent, et je m'en repens amèrement. — Ainsi j'ai oublié d'annexer la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade.... mais déjà j'ai un pied chez eux, et si Dieu veut que la guerre soit heureuse, bien certainement....

Le confesseur. — Vous les ferez voter, n'est-ce

nous devons lui administrer. Dans ces moments, il s'écrie facilement : *Sadowa m'arriver !*

— Ses sujets ne se dissimulent pas non plus la débacle prochaine de leurs aigles, et ils savent que la France ne leur laissera ni Trèves ni merci.

— Pourtant Bismark a confiance dans les soldats de la Hesse, et dit à qui veut l'entendre : nous ne pouvons pas filer un mauvais coton, puisque ce corps d'armée Hessois....

XAVIER LEFRANC.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE



L'ordre règne à Lyon, les lanciers ont interrompu leurs charges, les commissaires de police leurs sommations, les braillards leurs promenades nocturnes, les Jésuites n'ont plus de carreaux de cassés, la *Marseillaise* n'est plus guère chantée que par M. Montbazou au théâtre des Célestins, et les gardes nationaux volontaires sont rentrés dans leurs foyers respectifs après une courte et brillante campagne où l'on n'a eu à déplorer aucune effusion de sang.

A propos de ces amis de l'ordre, nous nous étions un peu trop pressés la semaine dernière de leur tresser des couronnes de civisme. Il nous est revenu en effet, que ces messieurs poussaient si loin l'amour et la défense de la tranquillité publique, qu'ils en arrivaient à bousculer et à arrêter les gens dont ils ne trouvaient pas la conversation suffisamment patriotique.

Un monsieur s'étant permis de dire en présence de quelques amis de l'ordre qu'il se f.... de la police, il a été immédiatement enlevé et emballé à l'hôtel de la rue Luizerne.

Voilà qui est un peu vif, et marque un zèle vraiment excessif. Tout en rendant hommage aux bonnes intentions des amis de l'ordre, nous ne saurions leur dissimuler que leur rôle devait être surtout un rôle de conciliation et d'apaisement, et qu'ils avaient mauvaise grâce à faire les sergents-de-ville.

Mais ce sont là des choses d'antan : pour le moment l'ardeur patriotique des Lyonnais a pris un autre courant. Chaque soir, chaque nuit plutôt, un certain nombre de nos concitoyens vont s'installer à la gare de Vaise, pour faire des distributions de vivres et de rafraichissements aux malheureux troupiers qui arrivent moulus par dix heures de chemin de fer en troisième classe.

Le vin, le pain, le saucisson, le café, l'eau-de-vie, tout cela est réparti aussi bien que possible aux nombreuses mains qui se tendent, aux nombreux bidons qui présentent leur goulot vide et assoiffé, et l'estomac réconforté, le gozier rafraichi, le cigare aux lèvres, Dumanet reprend sa place dans son compartiment, en criant : A bas la Prusse ! et vive Lyon-Vaise !

Malheureusement, malgré tout le zèle, toute la bonne volonté des distributeurs, il

pas ?

La pénitente. — Oui mon père, comme les autres, car je ne veux rien obtenir que par conviction.

Le confesseur. — C'est bien mon enfant. — Et aujourd'hui vous venez demander à Dieu l'absolution de tous ces péchés...

La pénitente. — Oui mon père, et j'espère qu'il ne me la refusera pas en raison de toutes les circonstances atténuantes qui les ont accompagnés.

Le confesseur. — Alors humiliez-vous devant notre Seigneur et écoutez mes paroles.

Lorsque Dieu a dit : tu ne prendras à ton voisin ni son bœuf, ni sa femme, ni son âne, il a employé une expression générale qui n'implique pas forcément une femme, un bœuf et un âne, mais bien tous les objets pouvant appartenir à son voisin. Aussi ce précepte divin doit-il être traduit en ce qui vous concerne de la manière suivante : — Tu ne prendras ni le Sleswig, ni le Hanovre, ni la Saxe, ni la Hesse, ni Francfort, ni Brême, ni Lubeck, ni Hambourg... Vous avez ouvertement violé, mon enfant, cette loi sacramentelle, car Dieu n'est pas assez simple pour croire à vos histoires de votes.

La pénitente. — Cependant, mon père...

Le confesseur. — Dans ces conditions, la pre-

est bien rare de n'oublier personne, moyen de se reconnaître au milieu de cents soldats qui descendent de leurs chevaux comme une avalanche, et se précipitent sur les autres vers le bienheureux chet d'où coulent des flots de vins et de liqueurs. Aussi arrive-t-il souvent que dans s'en retournent vides, que d'autres se remplissent que d'eau pure, et que la cisson n'arrive pas à toutes les boucles. Mais bah ! à la guerre comme à la guerre, on ne saurait trop louer la générosité des citoyens qui vont établir à la Vaise une oasis de charcuterie et de du Beaujolais, où les braves pioupious vent retremper leurs forces et leur ardeur.

Cet entrain et cette cordialité constituent du reste un contraste frappant avec l'indolence et l'inertie de certains employés de la Compagnie qui se prétent de vaive grâce et comme en rechignant l'organisation de ces lunchs improvisés.

On nous dit que ces malheureux employés sont obligés de passer jour et nuit à leur poste, ce qui ne contribue pas à leur en belle humeur.

D'accord, mais en présence d'un surcroît de service, qui doit amener un surcroît de recettes, la Compagnie ne devrait-elle pas prendre un surcroît d'employés ?

Si les Lyonnais, comme la plupart des habitants de villes ou villages traversés par le chemin de fer, payent de leur poche et de leur personne pour remplir le bidon et le tomac de nos soldats qui vont visiter les bords du Rhin, — il n'en est pas de même, paraît-il, de certains industriels qui n'ont honte d'exploiter misérablement la bourse légère et le modeste pécule de ces voyageurs pour Berlin.

On nous signale plusieurs buvetiers de res, entre autres celui de Saint-Germain-Fossés et celui de Roanne, qui n'auraient pas craint de faire payer aux soldats, — premier, des bouteilles d'eau quinze centimes pièce, — le second, des litres de vin à franc quarante centimes, — le triple de leur valeur.

Si ces faits sont exacts, ce que nous avons peine à croire, nous ne pouvons que flétrir publiquement une pareille spéculation et une aussi basse cupidité, en engageant vivement messieurs les voyageurs à s'abstenir de fréquenter ces honnêtes gargotes.

Dimanche, 31 juillet, à une heure, l'*Harmonie Lyonnaise*, sous la direction de M. Laussel, a célébré une messe en musique à l'église St-Vincent avec le concours de la *Fanfare Gauloise*, en faveur des blessés de l'armée.

Une quête doit être faite à cette intention pendant l'office, et nous ne doutons pas que les plats soient trop petits pour contenir toutes les offrandes.

Au milieu de ces bruits de guerre, de roulements de trains, de ces mitrailleuses, de ces chassepots, de ces canonniers, y a-t-il place pour parler d'un poète ?

A peine, n'est-ce pas ?

Pierre Dupont est mort la semaine dernière, à quarante-neuf ans, à un âge où son talent et sa renommée seraient arrivés à leur apogée, s'il n'avait noyé sa Muse dans des flots de petit bleu.

mière chose à faire pour trouver grâce devant le Seigneur est de réparer le mal qu'on a fait, — et je ne saurais vous accorder l'absolution que vous me demandez, qu'autant que vous vous engagerez à restituer tout ce que vous avez pris...

La pénitente. — Restituer, mon père, jamais !

Le confesseur. — Alors vous mourrez, mon enfant, dans l'impénitence finale.

La pénitente. — Imposez-moi, mon père, toute autre pénitence ; demandez-moi ce que vous voudrez, pour vous, pour vos couvents ou pour vos parents : des jambons de Mayence, de la bière de Francfort, du kirsch de la Forêt-Noire, des bonshommes de Nuremberg, de l'eau de Cologne, etc., mais n'exigez pas de restitution, c'est au-dessus de mes forces.

Le confesseur. — C'est pourtant la seule chose indispensable, pour mériter le pardon de Dieu.

La pénitente. — Vous y tenez absolument, mon père, vous voulez que je m'engage à restituer.

Le confesseur. — Oui, mon enfant, absolument.

La pénitente. — Eh bien, mon père, je m'engage à restituer.... Bah ! un second traité de Prague.

L. 131. AIR.

Il avait trop d'amis ce chansonnier de génie, — c'est ce qui l'a tué.
Trop d'amis qui se faisaient une fête et un honneur de trinquer avec le poète populaire, — et le moyen de refuser quand on a chanté la *Vigne* et la *cave*?

Chansonnier de génie, — le mot n'est pas trop gros pour Pierre Dupont, car Pierre Dupont est un inventeur, un créateur. — Il n'a pas marché comme tant d'autres dans des chemins tracés, dans des sentiers battus; — non, il a découvert une voie inexplorée dans ce domaine de la poésie où tant de malheureux s'égarèrent, d'où tant de chasseurs reviennent bredouille, et la plupart de ses chansons sont de véritables chefs-d'œuvre remplis d'une saveur champêtre, d'une naïveté voulue, d'une fraîcheur d'idée, d'une vérité d'impression que le génie seul peut inspirer.

Quoi de plus réel et de plus saisissant que cette chanson des *Bœufs*, rythmée sur une mélodie traînante qui rend à merveille la marche lente et cadencée de ces robustes et dociles serviteurs du paysan.

Quoi de plus naïf, de plus vrai comme peinture champêtre que cette *mère Jeanne*:

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons...

Ne semble-t-il pas voir ces alertes ménagères campagnardes, allant, courant, de la cuisine à la basse-cour, jetant des grains aux poules, emboquant les dindons, préparant la soupe aux hommes?

Et le *chien du Berger*, et le *Tonnellier*, et les *Sapins*, et la *Vigne*, cette fameuse *Vigne* connue de toutes les salles de cabaret depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque, — cette *Vigne* que nous avons entendu chanter au fond de la Savoie par des paysans qui écorchaient l'air de façon à le rendre méconnaissable, mais qui appelant tout leur patriotisme au secours de leurs poumons, s'écriaient dans un *tutti* formidable:

Qu'ils n'en ont point en Angleterre.

Et dire que toute cette originalité, toutes ces qualités rares, toute cette admirable organisation poétique et musicale, avaient disparu, s'étaient évanouies, noyées, submergées, nous le répétons, dans les flots de petit bleu.

Qui ne se rappelle l'avoir rencontré à travers nos rues l'illustre chansonnier, avec son habit noir, sa branche de houx à la boutonnière et sa canne à corne de chamois, — feu allant le regard vague, les cheveux en désordre sur les épaules, la barbe en broussailles, la marche titubante, et murmurant sans doute:

A moi le mur et le pilier,
Je ne trouve plus l'escalier.

Ces dernières années, l'ivresse était devenue presque son état habituel, non qu'il bût beaucoup, mais il était constamment dans cette situation vague que dépeignent admirablement ces mots: «entre deux vins.» Le vin de la veille et le vin du lendemain. — Semblable à un bouchon de liège flottant à la surface de l'eau, et qu'il suffit de toucher du doigt pour submerger, — l'intelligence de Pierre Dupont ne pouvait surmonter qu'à la condition d'éviter tout obstacle, tout choc, toute rencontre, — et le moindre petit verre le replongeait dans l'océan de ses vieilles litiations.

Par moment pourtant, un éclair d'intelligence et de lucidité traversait son cerveau obscurci par les fumées de Bacchus, et ce n'est pas sans une tristesse profonde que le malheureux assistait à la noyade de son talent.

Il y a deux mois à peine, Pierre Dupont rencontre son ami Louis Garel:

— Eh bien, Pierre, que deviens-tu?
— Mon cher, ne m'en parle pas, je suis mort, je suis mort, répète le poète d'une voix lugubre.

Il avait raison le pauvre chansonnier, depuis bien des années son esprit était mort, et son corps ne devait pas tarder à suivre.

Après Pierre Dupont, Rossignol-Rollin, un autre genre de célébrité, celui-là.

Oui Rossignol-Rollin est mort, nous ne le verrons plus étonner la ville et les faubourgs par ses boniments abraacadabrants, nous ne verrons plus conduire à la lutte Ambroise Savoyard, Richoux le carabinier, Auguste Marin, Marseille le Lion, Faouet le lutteur fauve, Bauer l'Apollon musclé, nous ne verrons plus exciter ou modérer l'ardeur de ces premiers luteurs du monde, éponger sur front ruisselant, renouer leurs ceintures qui se détachent, remonter leurs caleçons qui se dérobent, — nous ne l'entendrons plus

répondre de sa voix de stentor aux interpellations aussi variées que peu parlementaires partant des quatre coins de l'Alcazar, nous ne l'admirerons plus s'écriant dans un accès de lyrisme:

Messieurs, je suis content de vous, le public a été à la hauteur du spectacle, et le spectacle à la hauteur de la recette!

Entre troupiers.

— Savez-vous pourquoi, sergent Pitou, on dit que nous allons prendre une revanche de Waterloo?

— C'est censément fusilier, pour expliquer que nous allons nous *Blücher* avec les Prussiens.

HECTOR PÉRIÉ.

Nous remercions cordialement le *Progrès*, au nom de M. Labaume, des lignes émues et sympathiques que notre confrère a bien voulu consacrer au cruel malheur qui vient d'atteindre notre directeur-gérant et sa famille.

La vraie cause de la guerre

Enfin on la connaît!

Malheureusement elle est difficile à dire, et nous comprenons aujourd'hui que M. Emile Ollivier n'ait pu se décider à donner aux Chambres les termes textuels de la fameuse réponse outrageante du roi Guillaume à M. Benedetti.

Nous mêmes nous ne nous permettrions pas de l'imprimer autrement qu'en latin, si quelques journaux désireux de montrer l'exactitude minutieuse de leurs informations ne s'étaient laissés aller à publier cette réponse dans toute sa crudité et sans la moindre feuille de vigne.

Donc il paraît, suivant une version accréditée dans la *haute société prussienne* (sic), rapportée par *Paris-Journal* et reproduite par le *Salut Public*, il paraît que le roi Guillaume agacé par l'insistance de notre ambassadeur, aurait dit à son aide de camp:

« Réponds à M. Benedetti qu'il baise mon.....! »

M. Benedetti qui se trouvait là comme par hasard, ne s'est pas laissé répéter cette réponse courtoise et l'a télégraphiée toute chaude à Paris.

Et voilà la guerre allumée!

Ceci corroborerait assez bien le récit de plusieurs journaux d'après lesquels, le roi Guillaume aurait été gris comme la bourrique à Robespierre, lorsqu'il a donné congé à notre ambassadeur.

Seulement n'est-il pas profondément déplorable que le repos de deux grandes nations, la vie de plusieurs milliers d'hommes, et la désolation de toute une contrée tiennent à l'ivrognerie d'un vieux bonhomme, plus mal embouché qu'un charretier.

Nous estimons qu'en cette circonstance, M. Benedetti a complètement manqué d'énergie et de sang-froid. En présence d'une réponse aussi peu parlementaire, notre ambassadeur n'avait qu'une chose à faire pour sauvegarder sa dignité: envoyer sa botte là où le roi Guillaume l'engageait à mettre ses lèvres.

De cette façon toute difficulté se trouvait complètement vidée, l'honneur national était vengé comme il méritait de l'être, on réduisait le débat à ses véritables proportions, et la guerre n'était plus possible: car jamais, au grand jamais, le roi Guillaume, quelque prussien soit-il, n'aurait osé dire en face de l'Europe civilisée:

« Je déclare la guerre à la France qui m'a donné un coup de pied par la botte de son ambassadeur, auquel, étant complètement gris, j'avais fait dire de..... »

Allons, non, vous voyez bien que l'incident diplomatique n'était pas avouable.

G. R.

FOUILLEZ-VOUS

Allons, du courage, concitoyens, fouillez-vous, desserrez les cordons de votre bourse, videz vos porte-monnaie dans les caisses de secours pour l'armée, apportez vos souscriptions en faveur des futurs vainqueurs des Prussiens.

Sans doute, les sommes déjà recueillies vous semblent relativement importantes, mais qu'est-ce que quelques centaines de mille francs en face des misères qu'il faut et faudra secourir? Songez à tous les besoins urgents et ne laissez pas au gouverne-

ment seul le soin de venir en aide aux malheurs de toutes sortes engendrés par la guerre. Croyants ou athées, monarchiques ou républicains, n'oubliez pas que la fraternité est inscrite sur tous vos drapeaux, est la première loi de toutes les religions.

Tous vous dites que les batailles seront meurtrières et les blessés sans nombre grâce aux armements nouveaux. Vous supposez le soir en absorbant des bocks la quantité de crânes fêlés, de jambes et de bras fracassés, de poitrines défoncées! le jour en épongeant vos fronts, bons bourgeois, vous vous écriez en chœur: Mon Dieu! que nos soldats auront chaud! Et vous voyez en imagination le cortège de fièvres, de typhus ou autres épidémies qui hanteront les ambulances en enlevant sans merci les pauvres diables que les balles n'auraient pas achevés...

Est-ce que votre regard ne se porte pas aussi sur la femme, les enfants et les grands parents de ceux qui, peu fortunés, n'ont pas pu se « faire un homme » et que les appels des réserves ont obligés d'abandonner inopinément une famille dont ils étaient les soutiens?

On avait peine à vivre, le travail donnait peu; d'économies on n'en pouvait faire; on gagnait le pain du jour, et tout-à-coup le chef de la maison part emportant avec lui les ressources de tous! Et qui sait s'il reviendra? Les mitrailleuses et les canons se chargeant par la culasse respectent-ils cette vie indispensable? Cette femme ne sera-t-elle pas veuve, ces enfants orphelins dans quelques semaines?

A la campagne encore on ne meurt pas de faim, mais à la ville, le propriétaire, le boulanger feront-ils longtemps crédit?

Et voilà pourquoi il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour reconforter ceux qui vont soutenir l'honneur de la France, panser les blessures, et empêcher l'épouse, les petits enfants ou les vieux parents de mendier, quand l'époux, le père ou le fils va livrer sa vie pour la patrie.

Et voilà pourquoi, — alors que nous voyons de nombreux citoyens faire leur devoir et payer de leur poche autant que leurs moyens le leur permettent, — nous éprouvons un serrement de cœur en constatant les souscriptions mesquines de certains autres.

Lyon est incontestablement une des villes les plus opulentes de l'empire, les grandes fortunes n'y sont pas rares; son commerce y fait chaque jour des heureux sous le rapport de l'argent, et quand il s'agit d'une œuvre patriotique, nationale, humanitaire, il est triste de lire en regard de noms connus dans l'industrie pour encaisser des inventaires superbes, un don de quelques billets de cent francs.

Nous ne demandons pas des actes de générosité comme ceux des Mortemart, des Groult, etc... — quoique certaines positions de fortune le permettraient, — mais au moins qu'on ne regarde pas à quelques mille francs; la ladrerie n'est point ici de saison.

Un conseil au comité de secours. Pourquoi ne suivrait-on pas à Lyon l'idée émise par le *Gaulois*? C'est-à-dire d'établir dans les cafés, bureaux de tabacs — ou autres établissements fréquentés par un nombreux public. — des tire-lires où chacun verserait son offrande quelle que minime qu'elle fût. Il est bien certain qu'on hésite à entrer dans un bureau de journal afin de s'inscrire pour 0,50 cent. ou 1 fr.; mais en achetant un cigare, en payant une consommation, on laisserait aisément tomber une pièce blanche ou même quelques gros sous.

De cette façon, la souscription serait vraiment démocratique à la portée de tous, et comme les petits ruisseaux... — vous savez le reste — les gros sous et les petites pièces apporteraient un bon contingent à la souscription générale.

Ce moyen est-il impraticable, et l'idée ne vaut-elle pas qu'on s'y arrête?

A. MONEY.

Dépêches télégraphiques.

Paris.

Le *Journal Officiel* n'a pas paru.

Le *Journal Officiel* vient de paraître fort tard; il contient un décret de M. Ollivier punissant de mort tous les rédacteurs des journaux qui inséreraient quoi que ce soit relatif à la guerre.

M. Thiers qui s'était rendu sur le théâtre de la guerre, vient d'être arrêté comme espion par les avant-gardes ennemies. Il s'est immédiatement recommandé de son ami Bismark et a été de suite relâché.

On donne comme certain que tous les princes de la famille Impériale auxquels nous accordons si gracieusement des dotations, viennent de s'engager comme simples volontaires afin d'être utiles en quelque chose au pays qui est si généreux pour eux.

Le prince Pierre fera partie du corps des franc-tireurs.

Madrid.

Le général Prim vient de demander au cabinet des Tuileries une récompense honnête pour avoir fourni à la France l'occasion de faire la guerre à la Prusse.

Notre gouvernement aurait offert de lui expédier Alphonse XII, franc de port et d'emballage.

Berlin.

M. Edouard Lockroy ayant constaté que les soldats Prussiens avaient tous des... prussiens d'un volume considérable, le général Boum vient d'être appelé du cadre de réserve pour être mis à la tête d'un corps important chargé de porter les derrières de l'armée de la confédération du Nord.

En ce moment Bismark est à la recherche de son compère M. Thile, qui lui est indispensable pour la confection de ses notes diplomatiques. Il demande à tous les échos: ou est Thile? ou est Thile? et nul ne répond.

La *Gazette Officielle* fait démentir les reconnaissances faites par l'armée Prussienne sur nos frontières.

Chacun sait en effet que le gouvernement du roi Guillaume ignore encore complètement ce qu'est la reconnaissance.

Le journal Anglais le *Times* venant d'augmenter le prix de ses annonces et réclames, Bismark est sur le point de passer un traité avec une autre feuille pour l'insertion de ses dépêches, documents ou boniments destinés à être désagréables à la France.

Dernière heure.

Le roi boit.

THÉÂTRE DE LA GUERRE

(Du théâtre de la guerre, 28 juillet 1870.)

En attendant les grands drames en ce moment à l'étude ou en répétition, permettez-moi de vous rendre compte d'une opérette jouée actuellement aux Célestins-Théâtre, sous la direction des herr Halanziermann et von Herblay, opérette due à la collaboration des auteurs Meilack et Halevyern, et du musicien Offenbach. D'autant mieux que cet ouvrage m'a paru se rapporter exactement à la situation; — il ne manquait que de le faire interpréter par les héros mêmes mis en scène au lieu d'en confier les rôles à des artistes secondaires.

Quoique peu familier encore avec cette admirable langue de Goethe et de Schiller, si difficile à prononcer et si désagréable à entendre, j'ai cependant suffisamment compris l'intrigue et les péripéties diverses de cette bouffonnerie.

Cela s'appelle les *Brigands*. — Il s'agit d'un jeune prince, — Léopold de Hohenzollern, — auquel par raison d'Etat on veut faire épouser la princesse de Grenade, c'est-à-dire l'Espagne. Seulement ce mariage doit profiter à une horde de brigands, dont le métier est tout naturellement de dépouiller, voler, tuer les voyageurs passant à la portée de leurs fusils à aiguille. Ces brigands voudraient s'emparer de la dot de la princesse, c'est-à-dire du trône d'Espagne, et il n'est sorte de manigances qu'ils n'inventent pour cela. Que ces brigands soient de la bande à Bismark, personne n'en peut douter, surtout en les voyant au premier acte tarabuster un courrier de cabinet, — rôle muet, — lequel n'est autre que le diplomate Benedetti.

Une seule chose paraît contrarier les bandits: c'est la rencontre des carabiniers; malheureusement les carabiniers ont laissé faire Sadowa, sont arrivés « toujours trop tard » pour empêcher les pillages, et au dernier acte seulement ils parviennent à pincer les brigands au moment où ils allaient s'emparer du trône d'Espagne.

Toutes les allusions de cette pièce sont claires comme le jour. Voyez la composition de la bande de brigands: d'abord Falsacapa-Bismark, le chef, l'organisateur des expéditions, celui qui combine les plans; il a sous ses ordres Guillaume-Piétro, un vieux brigand qui en a vu de toutes les couleurs. Puis le jeune Fragoletto de Bavière, dont on a ravagé les propriétés en 1866, et qui s'associe néanmoins avec ses ennemis pour les beaux yeux de l'allemande Fiorella, censément la fille, la protégée de Falsacapa Bismark.

Le restant de la troupe est un ramassis de petits princes, dépouillés, exploités, que la crainte seule a enrôlés et force à prêter leur appui aux mauvais coups de Falsacapa-Bismark.

L'intrigue est un peu obscure; j'ai aperçu les brigands se déguisant en mendiants, en marmitons, se moquant des ambassadeurs, faisant les cent dix-neuf coups pour arriver à leurs fins, et sur le point de réussir, quicque le caissier du jeune Hohenzollern, — le père Antoine évidemment, puisqu'un père est un caissier donné, etc... — n'eût pas les fonds nécessaires à l'entreprise; cet incident permet heureusement aux carabiniers d'accourir, et cette fois pas « trop tard ».

Voyant quel rôle ridicule on faisait jouer à ces carabiniers, représentant assurément l'armée française, j'ai abandonné le spectacle, mais on m'a raconté que les brigands finissaient par être amnistiés, ce qui m'a semblé fort étonnant.

Par cette analyse succincte, vous comprenez combien les *Brigands* caractérisent la situation actuelle,

et j'en suis à me demander comment meinerr Bismark en autorise l'exhibition. Il est vrai que le public de ce pays est tellement accoutumé aux rapines de son gouvernement qu'un exploit de plus ou de moins en ce genre le laisse indifférent.

Tous les premiers sujets de la troupe étant occupés aux répétitions des drames sérieux, l'ouvrage, ainsi que je le dis plus haut, est exécuté par des artistes ordinaires.

Ainsi M. Belliardmeyer est chargé de représenter Falsacapa-Bismark. Par exemple il est infiniment mieux que le personnage, au point de vue physique, et possède un jeu plus franc; il manque seulement un peu de voix. Guillaume-Pietro, c'est M. Lamystens, un gros compère, beaucoup plus rond, plus amusant, plus drôle que son modèle. Sa gaieté est communicative; et autant le vrai Guillaume est

lugubre, autant l'autre fait rire et désopile la rate.

Le jeune Hohenzollern est figuré par M. Chevalierfeld, aussi nu que son personnage, tandis que M. Martinburger et M. Homervillestadt remplissent tant bien que mal les rôles d'ambassadeurs. M. Gauthiermann fait le caissier; mais outre qu'il manque de prestige comme figure, cet artiste aime trop les contorsions grotesques.

Quant aux brigands de seconde catégorie, ils sont figurés par des comparses au nombre desquels se trouve M. Gribouvalbeer. — Tous en général, malgré leurs efforts, ont quelque peine à amuser.

Naturellement, on a confié l'emploi de chef des carabiniers à un sujet de dernier ordre, M. Ricquierhard; son rôle étant assez borné, son infériorité n'est pas bien sensible.

Une dame est chargée de représenter Fragoletto de

Bavière; elle se nomme Mariusberg, chante assez bien, a de l'entraîn et porte assez crânement le costume masculin. Son amoureux, l'allemande Fiorella, — appelée Matz-Ferrarechhoff, — n'a peut-être pas tout l'aplomb voulu; son jeu demanderait plus de désinvolture; mais elle roucoule agréablement et son organe est sympathique.

D'autres artistes féminines, brigandes ou dames de cour, contribuent à l'ornementation de la pièce: ce sont les jeunes Clarissebourg, Cottinstein et Riquierstadt, mais leurs emplois de maigre importance, ne méritent pas qu'on s'en occupe.

Je ne manquera pas de vous dire que l'orchestre, sous la direction de Richard Cherbilanc-Wagner, est pitoyable. Nos oreilles françaises ont été admirablement éduquées par ces instruments qui jouaient sans doute de la musique de l'avenir.

De même que dans nos théâtres, la claquette de la landwer fonctionne d'une manière remarquable. Malheureusement pour les impresarii Halanziermann et von Herblay, les préoccupations extérieures empêchent le public de se porter en masse au Célestins-Théâtre, et l'on attend avec impatience les représentations des ouvrages sérieux annoncés sur l'affiche.

G. LAURENT.

P. S. — Envoyez-moi, s. v. p., quelques douzaines de sifflets.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-R. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

LA SILENCIEUSE



MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIERES
de tous systèmes
pour Familles et Ateliers
garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J. - P. MOLLIÈRE

Rue Impériale, 61 et 63, LYON
Plusieurs médailles d'or (82-12)

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes salutaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

SOMMIERS-MODÈLES

Couchems économiques, B^{is} S. G. D. G. (Albums-Tarifs franco)

LAURENT, Fabricant

QUAI TILSITT, 6 | QUAI St-ANTOINE, 17
LYON

Magasin de vente à Paris, AU PETIT St-THOMAS, 33, rue du Bac

55 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe
rue Pizay, 12, au premier étage, LYON
allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

VOULEZ-VOUS un Portrait joignant à une Ressemblance garantie tous les perfectionnements artistiques dont la photographie est susceptible? Allez chez

TERRISSE PÈRE & FILS
1, Place des Cordeliers, 1
LYON (26-9)

CONSERVATION DE LA VUE Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à M. Michel CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux. (112)

BEAUTE des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi de la CRÈME SIMON

Ave Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (34-0)

AVIS IMPORTANT

et prière de se le communiquer.

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Tailleurs qui désirent suivre le grand cours de coupe pour vêtements d'hommes, dames et enfants, qu'ils doivent se faire inscrire chez lui avant le 10 août, jour de la première séance dudit cours de coupe.

Au 10 octobre, fin du cours, une prime sera décernée à l'élève qui aura le mieux compris sa méthode, ou une place de coupeur s'il présente bien.

HOUCRADE, tailleur, et professeur de coupe approuvé par la grande société philanthropique des Maîtres-Tailleurs en 1866, seul à Lyon qui possède ce titre, a, en outre, un grand nombre d'attestations qui lui ont été délivrées par des principaux Tailleurs de France et de l'Étranger, à qui il a démontré sa méthode.

Pour donner des preuves matérielles des grands avantages qu'offre son système, il se tient à la disposition de tous ceux qui désireraient avoir des modèles ou des vêtements coupés par lui. Il fait confectionner sous sa direction, à seule fin de mieux démontrer son principe de coupe; il met au défi quiconque lui prouvera qu'il y a de meilleure méthode que la sienne.

NOTA. — MM. les Maîtres Tailleurs qui désireraient s'abonner à un des meilleurs journaux de modes, peuvent s'adresser à lui, ainsi que pour la vente et l'achat de Fonds de Maîtres Tailleurs.

Il s'occupe également de placer ces élèves intelligents comme coupeurs.

M. HOUCRADE engage MM. les Tailleurs à profiter du cours qu'il donne cette année, car il prévient qu'après ledit cours, le prix sera augmenté de cent pour cent.

L'heure de ce cours est de midi à 4 heures, et de 9 h. à 10 heures du soir.

Rue Confort, 22, au troisième.

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BERGUE de PARIS

1^{er} Prix à l'École des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix:

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25
Verres de montre double.	50	Id. pour dames, depuis	450
Id. cristal.	75	Remontoir or pour dames	200
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65	Id. en alluminium.	30
Montres argent pour dames			

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

AVIS AUX LYONNAIS

qui vont à Paris

THIERRY, photographe 41, Rue de la Chaussée-d'Antin

Se charge de faire leur Bilette (13-2)



CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix: 5 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.

A LYON

aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

30 ANS DE SUCCÈS

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLÈS

Infaillible PENDANT LES CHALEURS contre les Indigestions, les Maux d'Estomac, de Nerfs, de Tête et contre la Diarrhée. — C'est un préservatif puissant contre les Affections cholériques.

Moyennant quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée ou non, on obtient la boisson la plus agréable, la plus saine, la plus rafraîchissante et la moins coûteuse dont on puisse se servir.

En flacons de 2 et 4 fr. (avec l'instruction), portant le cachet de l'inventeur, H. de Ricqlès, cours d'Herbouville, 9, à Lyon.

Dépôt dans les principales pharmacies et maisons d'épicerie fines. Exiger sur les flacons la signature de H. de Ricqlès. (126)

AUX FACTEURS RÉUNIS

PASSAGE DES TERREAUX

IMPRESSION ET DISTRIBUTION D'IMPRIMÉS DE TOUTE NATURE

Lettres de décès, 1000 à l'heure, une fois la composition faite

LETTRES DE MARIAGE

Circulaires et avis de commerce

TÊTES DE LETTRE, CARTES DE VISITE, FACTURES, ÉTIQUETTES

LABEURS, AFFICHES, ETC.

MALADIES CONTAGIEUSES ET DE LA PEAU

Aiguës ou chroniques les plus rebelles dont le traitement aurait été infructueux

Guéries RADICALEMENT par le ROB-SAVARESI

PERFECTIONNÉ

Dépurato-tonique, Régénérateur du Sang et des Humeurs

Entièrement VÉGÉTAL, il remédie aux accidents mercuriels

Expéditions par correspondance

S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de 1^{re} classe, Rue Pizay, 12, au premier étage, près de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.

Allée de traverse, rue de l'Arbre-Sec, 9. 35